



© Philippe Matsas / Flammarion

Guillaume le Blanc

France

Pourquoi la philosophie raconte-t-elle des histoires ?

L'auteur

Né en 1966, **Guillaume le Blanc** est philosophe et écrivain. Il est professeur de philosophie à l'Université Michel-de-Montaigne - Bordeaux III. Son travail porte essentiellement sur la question de la « critique sociale ». Il étudie plus spécifiquement les limites complexes qui distinguent précarité, exclusion, vie décente et normalité.

L'œuvre

La femme aux chats (Raconter la vie, 2014) (72 p.)
La philosophie comme contre-culture (PUF, 2014) (196 p.)
Courir : Méditation physique. (Flammarion, 2012) (271 p.)
Que faire de notre vulnérabilité ? (Bayard, 2011) (150 p.)
Dedans, dehors : la condition d'étranger (Seuil, coll. « La Couleur des Idées », 2010) (218 p.)
Canguilhem et la vie humaine (PUF, 2010) (365 p.)
Judith Butler, trouble dans le sujet, trouble dans les normes, avec Fabienne Brugère (PUF, 2009) (126 p.)
L'invisibilité sociale (PUF, 2009) (197 p.)
Vies ordinaires, vies précaires (Seuil, 2007) (290 p.)
La pensée Foucault (Ellipses, 2006) (188 p.)
L'esprit des sciences humaines (Vrin, 2005) (288 p.)
Les maladies de l'homme normal (Passant, 2004) ; Vrin, 2007) (219 p.)
Sans domicile fixe (Passant, 2004) (232 p.)
La vie humaine (PUF, 2002 ; PUF, 2010) (288 p.)
Canguilhem et les normes (PUF, 1998 - 2008) (126 p.)

Zoom

La femme aux chats (Raconter la vie, 2014) (72 p.)



Karine est la femme aux chats, à la fois contrôleur des impôts et éleveuse de sacrés de Birmanie. Mal à l'aise dans un monde de la fiscalité en pleine restructuration, elle a choisi d'aménager sa vie personnelle et professionnelle pour assouvir sa passion des félins. L'élevage des chats est pour elle un art plutôt qu'un commerce. C'est pourquoi elle a voulu faire de ce second métier un lieu de réalisation de sa philosophie du soin mutuel.

Par le récit sensible de sa rencontre avec Karine, Guillaume le Blanc rend toute sa richesse à cette existence entre deux mondes. La vie aménagée de Karine montre la voie d'un rééquilibrage possible entre vie au travail et vie hors travail. son histoire est aussi l'occasion de s'interroger sur la place affective croissante que les animaux domestiques occupent dans nos vies et de reconsidérer les frontières entre l'animal et l'humain.

Mots-Clefs

Care	Philosophie de la médecine
Canguilhem	Précarité
Critique sociale	Sciences humaines
Identité	Vulnérabilité
Normalité	
Philosophie contemporaine	

La philosophie comme contre-culture (PUF, 2014) (196 p.)



L'ouvrage défend la thèse d'une compréhension de la philosophie comme contre-culture, direction dans laquelle nous encourageons à aller les philosophes de langue française des années 1960. Il s'agit, d'une part, d'affirmer que la philosophie est une pratique de discours

dépendante des contextes culturels dans lesquels elle est formulée, et, d'autre part, de localiser des scènes de la contre-culture philosophique et de les décrire.

Encore cette description ne saurait-elle être menée pour elle-même. En révélant un style de philosophie, nous voilà projetés dans des allures de vie considérées comme interdites, tant que nous en restons aux vieux schémas des universaux faisant la loi à toutes les vies, imposant leur légitimité aux dépens des expérimentations. Ce geste philosophique des années 1960 est encore aujourd'hui notre geste, qu'il importe plus que jamais de reprendre, d'expérimenter à notre tour.

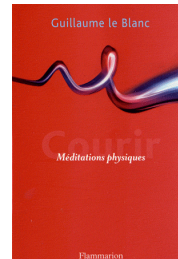
Que faire de notre vulnérabilité ? (Bayard, 2011) (150 p.)



L'exclusion est un des problèmes les plus vifs de notre société, celle qu'elle voit, impuissante, s'aggraver d'année en année. Nombreux en effet sont ceux qui ont le sentiment d'être exclus ou qui redoutent de l'être, de ne plus avoir droit au chapitre.

Comment restaurer la voix des sans-voix sans parler à leur place ? Comment prendre soin des exclus tout en restaurant leur puissance d'agir ? Le philosophe Guillaume Le Blanc, déjà reconnu pour ses travaux sur la précarité, plaide pour que le soin des exclus ne se fasse qu'à partir de leur puissance d'agir. Et nous invite à un renversement de perspective : considérer l'exclu non seulement comme un citoyen mais comme quelqu'un qui est amené à exercer un droit de regard sur la citoyenneté et ne saurait ainsi être seulement défini en creux comme un « sans ».

Courir : Méditation physique. (Flammarion, 2012) (271 p.)



Les philosophes ne traitent jamais de la course à pied ; déjà les Grecs faisaient l'éloge de la tortue marcheuse, mais disqualifiaient le vaillant Achille, pris dans la folie de ses enjambées... L'auteur, coureur de fond lui-même, s'oppose ici à cette tradition : en autant de textes qu'il y a

de kilomètres au marathon, il va à la rencontre des millions de joggers qui ignorent parfois leur propre sagesse.

Il brosse pour cela de nombreux portraits, de Guy Drut aux fuyards des sociétés modernes, en passant par les marathoniens de New York ou d'Amsterdam. Il montre que la course permet de tester les philosophies (si l'on démarre kantien, on finit toujours spinoziste...). Il la ressaisit enfin comme une expérience du temps, et révèle sa vraie nature : la course est l'épreuve d'un pouvoir intérieur.

Dedans, dehors : la condition d'étranger (Seuil, coll. « La Couleur des Idées », 2010) (218 p.)

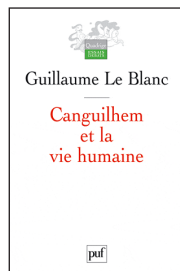


Dans le florilège des vies infâmes, de ces existences déclarées honteuses faute de s'accorder aux standards des nations, celle de l'étranger est marquée d'une précarité singulière : qu'est-ce qu'une vie à côté de la vie, inadmissible, sans attaches, prise entre deux langues,

en attente, à la frontière ? Que signifie pour un individu être désigné « étranger » ? Et quel sens cette désignation revêt-elle pour la société qui la favorise et la cautionne ? Au fil de l'analyse, Guillaume Le Blanc éclaire les processus qui assignent les étrangers à une place intenable : pris dans le fantasme d'une intériorité nationale, dans la nation mais dehors, avec elle mais sans elle.

Dès lors, face à cette logique de l'effacement qui produit des hommes sans qualités, une question surgit : peut-on se penser soi-même comme un autre ?

Canguilhem et la vie humaine (PUF, 2010) (365 p.)

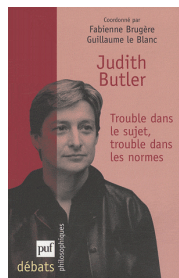


Ce livre peut être lu comme une réflexion sur le statut de l'anthropologie.

Souvent, l'analyse des actes humains se tourne vers l'investigation de formes symboliques et culturelles, largement dépouillées de tout ancrage naturel. Mais on peut adopter une autre

démarche, dans la tradition inaugurée par Auguste Comte. On attribue alors au concept de vie un rôle majeur, et c'est en fonction des phénomènes organiques que les phénomènes humains sont appréhendés. Il s'ensuit une véritable réforme de l'anthropologie. Celle-ci a pour condition une philosophie biologique et médicale qui fait apparaître la vie comme puissance d'individualisation et production de normes. Elle trouve son accomplissement dans une théorie de l'innovation sociale. Telle se présente la philosophie de la vie de Georges Canguilhem qui va du vital au social. Le centre de gravité de l'anthropologie se déplace d'une analyse linguistique ou artificialiste des faits sociaux vers une compréhension des types d'activité produits dans la vie. Une invitation à repenser les bases philosophiques de toutes les sciences humaines.

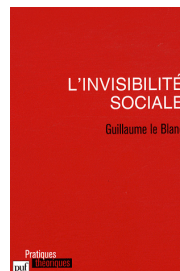
Judith Butler, trouble dans le sujet, trouble dans les normes, avec Fabienne Brugère (PUF, 2009) (126 p.)



Il n'existe ni fondement naturel des normes, ni fondement culturel. Produites dans la vie sociale, incorporées et rejouées dans la vie psychique, elles n'admettent aucune fondation qui les extirperait du pouvoir de leur répétition : aussi les sujets se règlent-

ils sur des règles qui ne sont réglées sur rien d'autre que leur seule répétition. Cette contingence des normes est sans appel pour les sujets qui sont pris en elles et se trouvent dès lors durablement assujettis. Cette violence inaugurale peut-elle être surmontée par quelque contestation ? Tel est bien le centre de gravité de la pensée de Judith Butler qui se propose à la fois de malmener le sujet pris dans le quadrillage densifié des relations de pouvoir et les normes. Si la philosophe américaine est principalement connue en France pour avoir relancé la problématique féministe à partir d'une contestation de l'hégémonie de la différence des sexes interprétée en différence de genres, la contestation de l'ordre stabilisé des genres participe d'une analyse renouvelée de l'emprise des relations de pouvoir sur les vies et des formes d'aliénation mentale qui lui sont liées. Il en résulte un trouble dans les normes qui vaut également comme un trouble dans le sujet marqué à la fois par l'imminence de la rage contestataire et l'exposition à la mélancolie.

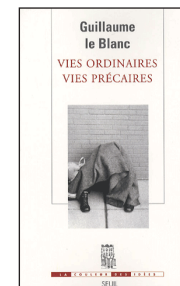
L'invisibilité sociale (PUF, 2009) (197 p.)



La capacité de se maintenir dans l'espace public ne repose pas uniquement sur les seules performances des sujets. Elle dépend largement des règles sociales qui légitiment une vie ou, au contraire, la précarisent. La visibilité et l'invisibilité ne sont

nullement des qualités naturelles mais des modes sociaux de confirmation ou d'infirmité des existences. Le déclassement, la relégation, l'absence de travail marginalisent les individus au point de les effacer en les retirant de toutes les formes de participation : le subalterne, le précaire, l'exclu sont alors de moins en moins audibles, de moins en moins visibles. Il est urgent que la philosophie prenne le parti des sans-voix et des invisibles si elle veut contribuer à une critique de la normalité sociale. Pour cela, elle doit repartir de ce que peuvent les vies ordinaires afin de penser au plus près de leur activité : car une vie cherche moins à être reconnue qu'à faire œuvre, à pouvoir participer de manière irréductible à la cité. À la jonction de la philosophie sociale et de la philosophie politique, cet ouvrage propose, à partir de cette question, une discussion théorique des principales sources contemporaines de la théorie sociale mais aussi de la phénoménologie.

Vies ordinaires, vies précaires (Seuil, 2007) (290 p.)



Banalisation, inscrite désormais dans le décor de notre quotidien, la précarité bouleverse notre rapport aux normes sociales. Sait-on simplement aujourd'hui ce qui distingue une vie ordinaire d'une vie précaire ? A-t-on seulement noté que les chômeurs, les surnuméraires, les inutiles,

cette armée de sans-voix, s'inventent une nouvelle langue à laquelle nous restons sourds ? Si la philosophie peut espérer contribuer à la critique sociale, il lui revient de traduire ces expériences d'inexistence et de redonner droit de cité à ces voix discordantes, participant ainsi à la construction d'une « société décente ». Non point un programme, mais une exigence : parce que les voix des précaires sont l'ultime voix de la démocratie, leur faire une place dans le bruit ordinaire de nos vies.

La pensée Foucault (Ellipses, 2006) (188 p.)

L'esprit des sciences humaines (Vrin, 2005) (288 p.)

Les maladies de l'homme normal (Passant, 2004 **ÉPUISÉ** ; Vrin, 2007) (219 p.)

Sans domicile fixe (Passant, 2004) (232 p.)

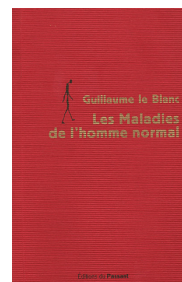


Ce livre entend restituer à Foucault le titre de penseur contre celui, trop vite donné, de philosophe. Car l'essentiel est bien, pour lui, de sortir de la philosophie et d'accéder alors à ces multiples pensées du dehors qui se trouvent le plus souvent

repliées dans l'hétérogénéité apparente de nappes de discours anonymes, lointaines et refermées sur elles-mêmes. La question que nous pose Foucault est alors la suivante : est-il possible d'envisager la philosophie comme une pensée ? Cette conversion est peu lisible tant nous sommes habitués à l'opération inverse de promotion d'une pensée en philosophie. Foucault complique singulièrement la philosophie mais la renouvelle aussi en la considérant comme un mode de pensée particulier qui peut, le cas échéant, être contesté par d'autres modes de pensée ou se trouver réorienté par elles. La pensée Foucault essaie de repérer semblable conversion. Il en résulte une exploration nouvelle des principales expériences de pensée qui sont engendrées chez Foucault par l'analyse des relations de pouvoir et des jeux de savoirs. Au cœur de ces expériences se jouent les différentes relations historiques de la vie, du sujet et des normes. De l'analyse de l'assujettissement jusqu'à la compréhension du libéralisme, en passant par une interrogation sur la sexualité, le pouvoir médical, les sciences humaines, la psychiatrie, ce livre propose une cartographie de la pensée Foucault qui invite à la confrontation plutôt qu'à la commémoration.



Est-il possible de proposer une nouvelle histoire des sciences humaines ? L'ambition de ce livre est d'y parvenir en présentant une réflexion inédite sur le type d'unité qui innervent les sciences de l'homme. La méthode archéologique parvient à contourner une histoire endogène des sciences humaines au profit d'une histoire exogène. Le tournant anthropologique, décrit par Foucault, peut être lu autrement. Le déploiement de l'anthropologie, qui culmine dans le positivisme, réside dans le souci croissant de la normalité. Les sciences humaines, avec Comte, commencent à fonctionner comme des sciences de l'homme normal, désireuses de traquer le pathologique sous toutes ses formes. C'est que l'homme, sitôt réfléchi comme problème par une science qui cherche à en faire son objet, s'évade par toute une série de modifications physiques et psychiques qui laissent percer une angoisse du désordre, de l'emportement, de la maladie. L'anthropologie ne correspond pas à l'affirmation d'une maîtrise de l'homme dans la souveraineté d'une science enfin conquise mais à l'angoisse de le voir s'échapper en permanence et se perdre dans la nuit de ses maladies, dans la terreur de ses désirs, dans l'emportement de ses instincts, dans la folie de ses idées. C'est cette angoisse de l'homme modifiable qui appelle, comme son contrepoint normatif, le désir de l'homme normal que s'efforceront de fixer les sciences humaines. neuve en la reliant à la série des modifications dont l'homme est l'objet. La question mentale est, en ce sens, la grande affaire des sciences humaines.



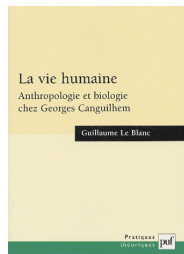
Il n'est pas certain que la normalité soit chose tout à fait normale et qu'il faille l'accepter sans réserve. Nos sociétés sont travaillées en profondeur par la figure de l'homme normal qui tend à fonctionner comme la vérité silencieuse de nos corps et de nos esprits. Il est alors permis de se demander ce que signifie le fait de se vivre comme sujet absolument normal dans une société qui ne parvient pas à rendre les normes évidentes pour un grand nombre et qui, de ce fait, ne peut résorber, bien au contraire, tout un ensemble de pathologies sociales qui se révèlent notamment dans les situations de pauvreté, de précarité et de mépris social. L'homme normal est alors celui qui se soumet à des normes dont il ne parvient même pas à constater l'évidence à l'extérieur de lui. Cette souffrance vient de ce que la vie psychique et la vie ordinaire ne sont plus considérées dans leur mobilité propre, comme animation, création, désir. La perte de la créativité psychique et vitale est sans doute le drame de l'homme normal. Contre lui, il faut en appeler à la vie ordinaire et à ses déplacements imperceptibles, à tout ce qui manifeste un style.



Ce roman se lit comme une écriture à plusieurs voix qui a pour objet l'Europe suivant ses pôles cardinaux, d'Ouest en Est, mais aussi du Sud vers le Nord. Il s'agit d'un livre sur l'errance, aujourd'hui, avec comme toile de fond Sangatte, les populations réfugiées, les immigrés. Des histoires, menées en parallèles, se télescopent et dessinent une carte sensible de l'Europe, construisant un roman écrit du point de vue des pauvres, des exclus, des sans-histoires.

La vie humaine (PUF, 2002 ; PUF, 2010) (288 p.)

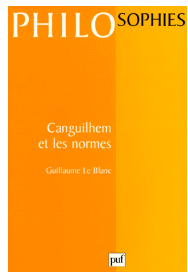
Canguilhem et les normes (PUF, 1998 - 2008) (126 p.)



Ce livre peut être lu comme une réflexion sur le statut de l'anthropologie.

Souvent l'analyse des actes humains se tourne vers l'investigation de formes symboliques et culturelles, largement dépouillées de tout ancrage naturel. Mais on peut adopter une autre

démarche, dans la tradition inaugurée par Auguste Comte. On attribue alors au concept de vie un rôle majeur, et c'est en fonction des phénomènes organiques que les phénomènes humains sont appréhendés. Il s'ensuit une véritable réforme de l'anthropologie. Celle-ci a pour condition une philosophie biologique et médicale qui fait apparaître la vie comme puissance d'individualisation et production de normes. Elle trouve son accomplissement dans une théorie de l'innovation sociale. Telle se présente la philosophie de la vie de Georges Canguilhem qui va du vital au social. Une invitation à repenser les bases philosophiques de toutes les sciences humaines.



Pendant longtemps, Canguilhem fut considéré non seulement comme un grand historien des sciences mais aussi à la suite de Bachelard, comme philosophe de la rationalité épistémologique. Or les questions de la maladie et de la santé, développées

dès 1943, présupposent, au fondement d'une telle rationalité, une philosophie première dont dépend l'épistémologie critique. Cette philosophie réside dans la relation construite par Canguilhem entre vie et norme d'une part, vie et connaissance d'autre part. Comment la critique d'une normalité unique permet-elle d'aboutir à une reformulation philosophique de l'être-en-vie, tant biologique que social, c'est l'entreprise souveraine qui commande le livre de Canguilhem, sans cesse repris et remanié, le normal et le pathologique, dont nous proposons la relecture.